

GRAZIA

NEWS

PARIS

La bibliothèque féministe menacée

INTERNATIONAL

Le coup de com de l'Arabie saoudite

ANALYSE

Faut-il repenser les tests de QI?

GÉNÉRATION DAHO

RENCONTRE EXCLUSIVE

& **Juliette Armanet, Calypso Valois, Cléa Vincent...**

Ses héritières racontent l'homme et l'artiste

MODE

Reportage dans un vivier de jeunes créateurs

UN MONDE PLUS DOUX

LES PRODUITS DE BEAUTÉ EN DIRECT DE LA FERME

+ Vivre dans une maison sur l'eau: un pari fou et écolo

RÉUSSIR SA VIE

LES SECRETS DES ANCIENS CANCRES QUI CARTONNENT

GRAZIA.FR

Semaine du 3 au 9 novembre 2017

DOM: 4,6 € - S/4 € - BEL: 2,30 € - CH: 3,80 FS - CAN: 4,95 \$CAN
D: 4,50 € - AND: 2,30 € - A: 4,50 € - ESP: 3 € - FIN: 4,50 €
GB: 5 £ - GR: 3,50 € - ITA: 3,50 € - LUX: 2,30 € - MAR: 40 DH
TOM SURFACE: 750 CFP - PORT.CONT: 3 € - TUN: 6 DTU - USA: 4,95 \$

L 19753 - 420 - F: 1,80 €





Etienne Daho
porte son propre
blouson de cuir.

« JE SUIS LIBRE »

Et si **Etienne Daho** était le plus grand chanteur français? A *Grazia*, on n'est pas loin de le penser. Rencontre avec un homme qui n'a pas fini d'être jeune et étonnant, quelques jours avant la sortie de son nouvel album, *Blitz*. Un disque pop, psychédélique et politique. Par **Sabine MAIDA**

et **Joseph GHOSN** Photos **Philip GAY** Styliste **Laure ORSET-PRELET**

Aimer Etienne Daho, c'est en être un peu amoureux. Même quand on ne le connaît pas, qu'on ne l'a jamais croisé, qu'on se contente de l'écouter depuis toujours. Il y a sa voix, bien sûr, le timbre comme du velours, qui nous troublerait en récitant à peu près n'importe quoi. Mais Daho est surtout celui qui, Gainsbourg parti, s'empare le mieux de cette sentimentalité bien française, ce rapport aux choses du cœur qui n'appartient qu'à nous, cette façon de disséquer l'âme humaine, quel que soit le sujet. Etienne Daho est le plus doué pour nous expliquer ce que nous ressentons, et poser des mots dessus, des pansements invisibles.

Le chagrin d'amour (*Le Grand Sommeil*), les blessures de l'enfance (*La Peau dure*), la nostalgie de l'insouciance (*En surface*), la passion qui consume (*L'adorer*), le manque (*Saudade*), la solitude (*Le Brasier*)... il n'écluse rien. Sa mélancolie apaise, elle nous veut du bien, d'ailleurs, elle nous fait danser. Depuis ▶

► *Tombé pour la France*, on danse sur du Daho. Pour s'étourdir, ne rien oublier, clamer haut et fort ce que nous sommes, comme en 1991, quand on voulait, avec lui, « de la vie faire ripaille » sur *Des attractions désastre* et la guitare d'Edith Fambuena. Quoi qu'il nous raconte, on se sent en osmose, vivant les mêmes choses, au même moment, c'est l'idée d'un rendez-vous. En fait, voilà : depuis toujours, nous avons rendez-vous avec Etienne Daho. Surtout ce lundi de septembre où nous le retrouvons dans un studio parisien pour le photographe et l'interviewer. Un jour de rentrée scolaire, une date qui colle bien à son allure d'étudiant, à l'ambiance gaie et studieuse du shooting. Et à nos souvenirs. **Sabine MAIDA**

Ton nouvel album va sortir. Dans quel état d'esprit es-tu ?

La sortie d'un disque, c'est une émotion spéciale. A chaque fois renouvelée. La joie de partager et la petite tristesse de la fin de ma bulle et de ce moment créatif durant lequel on ne se montre pas.

Te cacher pour composer, puis revenir à la lumière: ton schéma ?

Des cycles d'ombre et de lumière, tout le temps. L'ombre, c'est important, ça permet de reprendre des forces, de transformer ce que j'ai absorbé. Ma vie ces derniers temps est faite de grands contrastes : des grands chagrins et des joies immenses. Je suis mis à rude épreuve avec des émotions très

contrastées. C'est extrême. Rien de tiède. Et je déteste ce qui est tiède. Je mets tout ce que je ressens dans mes disques : chaque album est ainsi un chapitre de ma vie, un portrait fidèle de tout ce qui m'arrive pendant la période d'écriture.

Tu vis à Paris mais, depuis quelques années, tu enregistres beaucoup à Londres. Pourquoi t'extraire de la vie d'ici ? Elle t'empêche de créer ?

Oui, le quotidien m'en empêche. A Londres, je loue un petit appartement, une garçonnière minuscule. Mais je m'y sens hyper bien parce qu'il n'y a rien. Rien pour me distraire. Je suis concentré sur mon travail, je travaille quotidiennement, je ne fais rien d'autre, dévoué à mon projet. Je laisse tout pour ça : ma maison, mes amis, la personne que j'aime. Mais je ne vois pas comment faire autrement, j'ai besoin de cette dévotion à mon travail. Ça passe avant tout.

Tu en parles comme d'un sacerdoce.

C'est presque ça. Ça importe plus que tout. Parce que je sais que je peux compter là-dessus. C'est

solide. Je pourrai toujours compter sur la musique... J'ai eu un parcours inespéré. A l'époque de mon premier album, je n'avais aucune idée de la longévité qui est la mienne. Je ne pensais pas que ça pourrait durer quarante ans. C'était d'ailleurs une autre époque, il n'y avait pas l'ambition de réussite. J'avais juste le désir de faire de belles choses, d'être heureux. Je ne savais pas comment y arriver. J'étais tiraillé entre les lectures de William S. Burroughs, de Hubert Selby Jr., qui emmenaient vers la destruction romantique, et puis l'envie d'avoir une belle vie.

Tu as résisté à la destruction...

J'ai un instinct de survie très fort, qui me vient probablement de l'enfance et me donne une grande force. J'ai trouvé de la beauté dans la destruction, bien sûr, mais je voulais aussi autre chose.

Tu disais avoir une belle vie. Quelle est-elle ?

C'est celle que j'ai aujourd'hui. A savoir : être vivant. Pour les gens de ma génération, c'est presque un miracle, compte tenu de tout ce qu'on a pris.

(Rires.) Être en vie, c'est déjà une belle vie. Et puis, je fais ce que j'aime, je suis libre. J'ai beaucoup d'amour dans ma vie, je suis heureux.

Te considères-tu comme un survivant ?

Oui, mais parce que je me suis assagi plus vite que les autres, je me suis rendu compte très vite que j'avais besoin de ma vitalité. Jusque dans les années 90, j'ai eu une

vie très dissolue mais je savais déjà que je devais protéger ma vitalité. Dans les années 80, je dormais 14 secondes après avoir fait et pris tout ce qu'on pouvait imaginer dans une même nuit et enchaînais avec des interviews et des télés dès 10 heures du matin. Quinze années d'excès en tout et de tout, de nuits blanches, de fêtes, de travail, de stress... J'ai une vitalité extraordinaire, je récupère très vite. Il faut se méfier de mon petit air calme. (Rires.)

Ton nouvel album s'intitule *Blitz*. Pourquoi cette référence ?

Par opposition, déjà, au titre à rallonge du précédent, *Les Chansons de l'innocence retrouvée*. Et puis, l'Angleterre est toujours marquée par le Blitz. Les Anglais en parlent beaucoup. Enfin, surtout, la sensation de vivre ces jours-ci dans un état de guerre imminente, mais comme dans une fiction. Les news donnent l'impression d'un feuilleton fictif. Peut-être que le fait d'avoir grandi dans un pays en guerre me rend plus attentif à ces ►

“ Je peux toujours compter sur la musique, elle importe plus que tout ”

ÉTIENNE DAHO



Veste et chemise,
Dior Homme.
Ruban, Mokuba.



Blouson de cuir,
personnel.

“ Je mets tout
ce que je ressens dans
mes disques, chaque
album est un chapitre
de ma vie ”

ÉTIENNE DAHO



► signaux. Je ressens très fortement tout cela et la possibilité d'une guerre éclair. Ça donne un album de résistance, de jeunesse aussi: je me sens jeune, malgré mon âge, mes 61 ans.

Une figure a plané tout au long de l'enregistrement: celle de Syd Barrett, premier chanteur de Pink Floyd, qui a eu une carrière éclair et s'est éteint il y a quelques années à peine, après avoir passé sa vie dans la maison de sa mère, loin de ce qu'il avait aidé à créer...

Soyons clairs: Barrett, c'est Dieu pour moi. Je l'aime avant tous les autres. Pour son inventivité, son écriture, j'adore jusqu'aux chansons branques de ses albums solos. Le découvrir, ça a fait bouger des choses en moi. J'ai même repris certaines de ses chansons, *Arnold Layne*, *Late Night*. J'ai appris dans sa biographie que l'appartement dans lequel est shootée la pochette de son premier album est juste à côté de ma garçonnière, à Londres. J'ai traîné autour de cet appartement, j'ai reconnu les fenêtres, c'était fou.

Tu étais fasciné par lui?

Les lieux me fascinent plus que les gens, j'ai des fascinations très fortes pour des endroits comme la villa Malaparte, l'atelier de Bacon. Pour mon écriture, sur le précédent album, j'avais besoin d'être à proximité de la maison de Bacon. Là, j'ai appris que Duggie Fields, le peintre qui partageait l'appartement de Barrett à l'époque, y vit toujours. Je l'ai rencontré par hasard, après l'avoir aperçu à la terrasse d'un café. Nous sommes devenus amis et il m'a emmené dans l'appartement: «*Je te laisse une demi-heure, je sens que c'est important pour toi*», m'a-t-il dit. Et ça a été très fort. J'ai été envahi de musique, de sons. Je suis sorti de là et j'ai écrit des chansons tout de suite, des mélodies me venaient, c'était incroyable... Par la suite, la sœur de Barrett nous a invités à une célébration à Cambridge. Du coup, j'étais là, parmi sa famille, c'était incroyable. J'avais la sensation de ne plus pouvoir lui échapper.

J'ai l'impression que tu écris de plus en plus sur les moments où les histoires sont passées.

Ton inspiration a changé?

Jusqu'à *L'Invitation*, qui est un album de rupture sur une passion qui s'est achevée, les chansons me servaient à mettre les choses à l'extérieur de moi. Peut-être qu'ensuite, j'ai écrit sur l'après...

Je me souviens de *Boulevard des Capucines*: cette chanson, lorsque j'en ai écrit le dernier mot, lorsque je me suis dit qu'elle était faite, il y a eu quelque chose de cosmique: je suis sorti sur la terrasse de la maison que je louais à Ibiza, il y avait un soleil radieux et une pluie diluvienne. Je me suis senti hyper bien, un nœud de mon existence venait de se délier. C'était une vraie joie. Tout cet album a été une délivrance. C'était le moment où l'on est au milieu des choses et où l'on en sort. Depuis *Le Condamné à mort* et *Les Chansons de l'innocence*, mon inspiration s'est modifiée, beaucoup de choses se sont réglées dans mon existence. Je n'ai plus de comptes à régler, avec le monde, avec papa, maman. On ne solutionne jamais tout, on n'arrive jamais au bout des insatisfactions, mais globalement, je vois mieux les choses. Tant qu'on n'est pas allé au bout de la recherche de soi, on ne voit que soi.

Lorsque j'ai commencé à voir les autres, ça a été une illumination. Depuis *Les Chansons de l'innocence*, je parle des autres et des émotions que ça provoque.

Les choses sont apaisées, désormais?

Oui. *Les Chansons de l'innocence*, c'était à propos de cela. On traverse sa vie d'homme en prenant des coups: des deuils, des trahisons, des séparations.

Et comment gérer tout ça. C'est

très brutal. Il faut du temps avant de prendre de la hauteur. Et être dans le pardon avec les autres. Je suis comme tout le monde, je vis des choses brutales, mais je me considère privilégié, je fais le métier que j'aime, je ne me donne pas le droit de pleurnicher. Je ne parle des choses qui m'ont fait du mal que lorsqu'elles sont réglées.

Récemment, la mort de Jeanne Moreau t'a beaucoup touché.

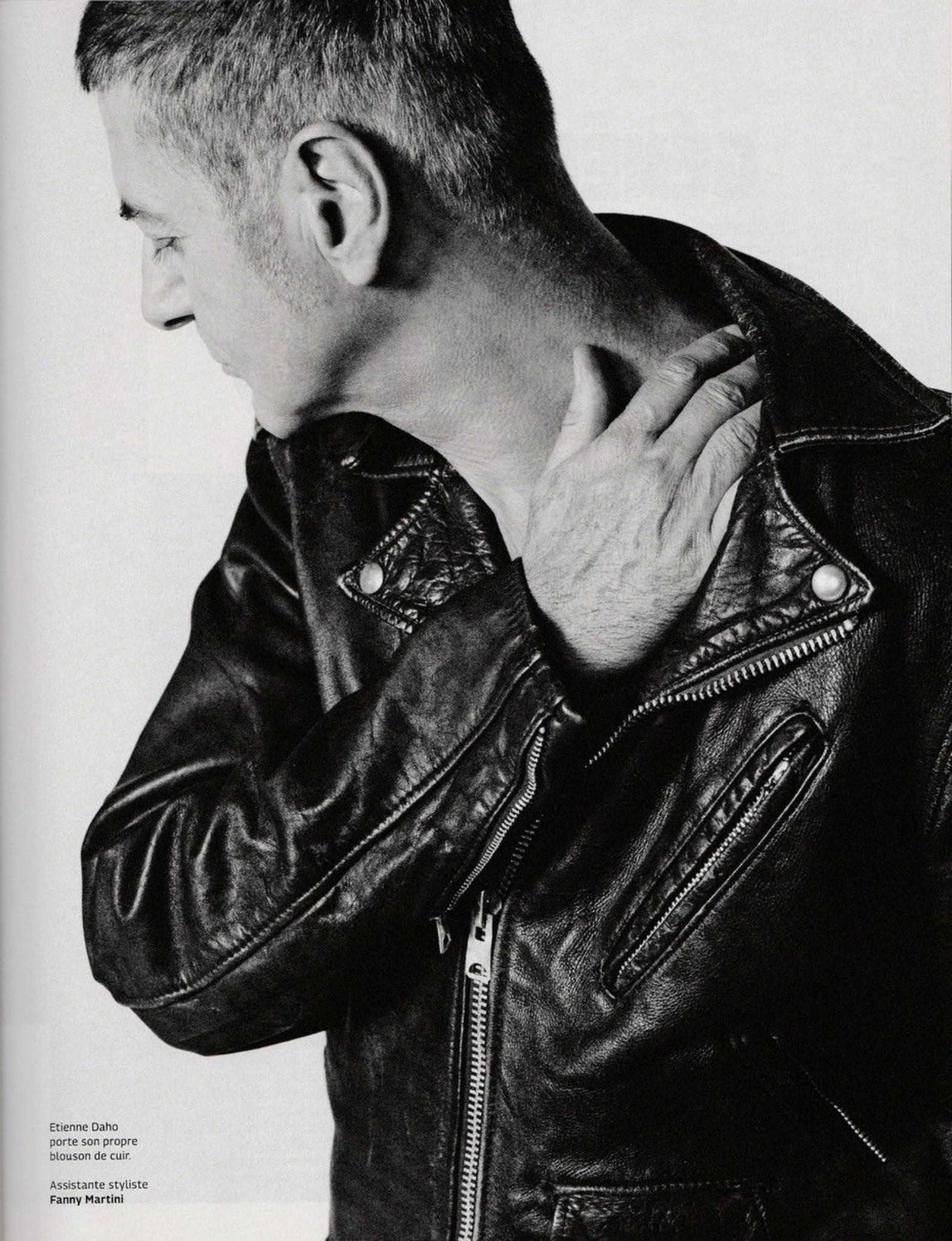
Elle disait qu'elle est éternelle et je la crois. On a eu un lien extrêmement puissant, on s'est reconnus d'une même famille et elle m'a donné beaucoup d'amour et d'attention. J'espère lui en avoir donné assez. Elle est enterrée à Montmartre, pas loin de chez moi: je garde un œil sur elle. J'ai perdu beaucoup de personnes proches récemment, et mon rapport à la mort est particulier. Je convoque les fantômes, je vis avec eux, ils sont très bienveillants. •

Propos recueillis par **Joseph GHOSN**

Blitz d'Etienne Daho (Virgin/Mercury). Sortie le 17 novembre.

“ On traverse sa vie d'homme en prenant des coups et on apprend à les gérer ”

ÉTIENNE DAHO



Etienne Daho
porte son propre
blouson de cuir.

Assistante styliste
Fanny Martini